

## Le poème

Poème, je ne sais  
Par quel bout te prendre.  
À peine commencé,  
On te croirait fini.  
Mais c'est alors que tu commences !  
Tes mots continuent de bouger  
Dans leur sillage de soleil.  
Ils en font à leur tête, se cachent  
Sous des tas de déguisements  
Et pourtant on les reconnaît  
À leur petit air familier.  
Alors, on sait que le poème  
Va nous en dire un peu plus long,  
Ce petit quelque chose en plus  
Qui donne couleur aux saisons

Et vous souhaite la bienvenue  
Dans votre propre maison.

Pierre Gabriel

## La poésie

Et ce fut à cet âge... La poésie  
vint me chercher. Je ne sais pas, je ne  
sais d'où  
elle surgit, de l'hiver ou du fleuve.  
Je ne sais ni comment ni quand,  
non, ce n'étaient pas des voix, ce  
n'étaient pas  
des mots, ni le silence:  
d'une rue elle me hélait,

des branches de la nuit,  
soudain parmi les autres,  
parmi des feux violents  
ou dans le retour solitaire,  
sans visage elle était là  
et me touchait.

Je ne savais que dire, ma bouche  
ne savait pas  
nommer,  
mes yeux étaient aveugles,  
et quelque chose cognait dans mon âme,  
fièvre ou ailes perdues,  
je me formai seul peu à peu,  
déchiffrant  
cette brûlure,  
et j'écrivis la première ligne confuse,  
confuse, sans corps, pure

ânerie,  
pur savoir  
de celui-là qui ne sait rien,  
et je vis tout à coup  
le ciel  
égrené  
et ouvert,  
des planètes,  
des plantations vibrantes,  
l'ombre perforée,  
criblée  
de flèches, de feu et de fleurs,  
la nuit qui roule et qui écrase, l'univers.  
Et moi, infime créature,  
grisé par le grand vide  
constellé,  
à l'instar, à l'image

du mystère,  
je me sentis pure partie  
de l'abîme,  
je roulai avec les étoiles,  
mon cœur se dénoua dans le vent.

Pablo NERUDA

Les mots de la forêt  
possèdent la densité des verts.  
À la base du ciel,  
les montagnes inversent leur  
perspective,  
creusent des encriers pour d'invisibles  
êtres

et les vallées saignent sous la morsure  
de l'herbe  
offrant à la terre leur hémorragie.

Tout parle.

Aux lèvres des pierres,  
le veilleur discerne, chant ininterrompu,  
la voix des hommes disparus  
mêlée à celle des dieux oubliés.

Poème chevillé au corps,  
entends ce qui frémit sous le derme du  
fleuve !

- Le langage est tellement plus vaste que  
le réel -

Chaque mot recèle un nouveau soleil,  
lumière au firmament des pages,  
tant d'accords inédits,

chair du silence.

Chantal Dupuy-Dunier

## **La maison dans ma tête**

Une maison étrange  
avec un ciel sous le toit  
et des soleils dans l'armoire  
dans les tiroirs dans chaque lit

Vraiment une étrange maison  
avec ses fenêtres rondes et claires  
comme des lacs suspendus  
et ses portes qui chantent  
et ses couloirs immenses

où vont des trains vers nulle part

Une maison où les lampes bavardent  
avec des mots bleus  
où les murs ont des oreilles  
où des enfants très graves  
sortent des miroirs

Une étrange étrange maison  
où l'on parle d'amour  
comme on respire  
une maison belle et chaude  
comme un mystère

Jean-Pierre Siméon

La

Parole est captive  
Parfois son souffle déborde  
Et nous parvient  
Alors bousculant nos vannes  
Roulant nos mots hors de l'ornière  
Réduisant nos rocs en cendres  
Elle combat les ruses du fleuve  
Se jette contre nos rivages  
Dévaste le cours du temps  
Plus souvent nos mots  
Réduisent l'eau prodigue  
Alors les canaux s'enchâssent  
Le grand flot nous déserte  
Laissant une fois de plus  
Notre paysage à sec.

Andrée Chédid

Pas de clef à la poésie

Pas de ciel

Pas de fond

Pas de nid

Pas de nom

Ni lieu

Ni but

Ni raison

Aucune borne

Aucun fortin

Aucun axe

Aucun grain

Mais ce souffle

Qui s'infiltre

Dans l'étoffe des âmes

Pour délier leurs saisons :

Peuple d'hirondelles

Au regard pénétrant

A la vue déployée.

Andrée Chédid

Le mot

Je cherche un mot vaste et chaud  
Comme une chambre  
Sonore comme une harpe  
Dansant comme une robe  
Clair comme un avril  
Un mot que rien n'efface  
Comme une empreinte dans l'écorce  
Un mot que le mensonge ne séduit pas  
Un mot pour tout dire  
La mort, la vie,  
La peur, le silence et la plainte  
L'invisible et le doux  
Et les miracles de l'été  
Depuis si longtemps je cherche  
Mais j'ai confiance en vous :  
Il va naître de vos lèvres.

## Rêves

Dans mon réduit  
je me suis amusé à ranger  
mes idées  
à faire le tri dans mes rêves  
En voici quelques-un  
que j'ai d'abord hésité à garder

Jouer à la roulette en compagnie de  
Dostoïevski

Aimer sans que le désir y soit pour  
quelque chose

Me réveiller un jour parlant toutes les langues du monde

Avoir des ailes, pas pour voler, juste comme parure

Voir G.W. Bush traduit devant un tribunal international de justice

Libérer les arbres de leur immobilité

Écrire un premier livre

Acquérir une toque d'invisibilité

Faire une apparition au mariage de mon arrière-arrière-petite-fille ou petit-fils

Découvrir la source du mal

Jouer à la perfection de la cithare

Rester assis seul dans le désertent jours et sept nuits durant

Boire, ce qui s'appelle boire, sans fumer

Serrer la main de Nazim Hikmet

Pêcher à la ligne les poèmes des peuples disparus

Faire pousser un magnolia dans le jardin  
de la maison que je n'ai pas eue

Attendre à la porte de l'école la dernière  
de mes filles nées et la raccompagner à  
la maison

Traduire Dieu et moi de Jacqueline  
Harpman et en faire un best-seller dans  
le monde musulman

Dire à ma mère, de son vivant: Je t'aime

Extraire les balles qui ont troué le corps  
de Che Guevara, refermer ses blessures,  
lui caresser le front et lui murmurer en  
toute confiance: Lève-toi et marche !

Persuader Sisyphe qu'il a été victime  
d'une erreur judiciaire

Faire aboyer le mot chien (n'en déplaise  
au poète ami)

Abdellatif

Laabi

**Sonnet V.**

Ceux qui sont amoureux, leurs amours  
chanteront,

Ceux qui aiment l'honneur, chanteront  
de la gloire,

Ceux qui sont près du roi, publieront sa  
victoire,

Ceux qui sont courtisans, leurs faveurs  
vanteront,

Ceux qui aiment les arts, les sciences  
diront,

Ceux qui sont vertueux, pour tels se  
feront croire,

Ceux qui aiment le vin, deviseront de  
boire,

Ceux qui sont de loisir, de fables  
écriront,

Ceux qui sont médisants, se plairont à  
médire,

Ceux qui sont moins fâcheux, diront des  
mots pour rire,

Ceux qui sont plus vaillants, vanteront  
leur valeur,

Ceux qui se plaisent trop, chanteront  
leur louange,

Ceux qui veulent flatter, feront d'un  
diable un ange :

Moi, qui suis malheureux, je plaindrai  
mon malheur.

Joachim du Bellay

## À George Sand III

Puisque votre moulin tourne avec tous  
les vents,

Allez, braves humains, où le vent vous  
entraîne ;

Jouez, en bons bouffons, la comédie  
humaine ;

Je vous ai trop connus pour être de vos  
gens.

Ne croyez pourtant pas qu'en quittant  
votre scène,

Je garde contre vous ni colère ni haine,  
Vous qui m'avez fait vieux peut-être  
avant le temps ;

Peu d'entre vous sont bons, moins encor  
sont méchants.

Et nous, vivons à l'ombre, ô ma belle  
maîtresse !

Faisons-nous des amours qui n'aient pas  
de vieillesse ;

Que l'on dise de nous, quand nous  
mourrons tous deux :

Ils n'ont jamais connu la crainte ni l'envie  
;

Voilà le sentier vert où, durant cette vie,  
En se parlant tout bas, ils souriaient  
entre eux.

Alfred de Musset

Il pleure dans mon cœur  
Comme il pleut sur la ville ;  
Quelle est cette langueur  
Qui pénètre mon cœur ?

Ô bruit doux de la pluie  
Par terre et sur les toits !  
Pour un cœur qui s'ennuie,  
Ô le chant de la pluie !

Il pleure sans raison  
Dans ce cœur qui s'écœure.  
Quoi ! nulle trahison ?...  
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine  
De ne savoir pourquoi  
Sans amour et sans haine  
Mon cœur a tant de peine !

Paul Verlaine

## Rêverie

Oh ! laissez-moi ! c'est l'heure où  
l'horizon qui fume  
Cache un front inégal sous un cercle de  
brume,  
L'heure où l'astre géant rougit et  
disparaît.

Le grand bois jaunissant dore seul la colline.

On dirait qu'en ces jours où l'automne décline,

Le soleil et la pluie ont rouillé la forêt.

Oh ! qui fera surgir soudain, qui fera naître,

Là-bas, –tandis que seul je rêve à la fenêtre

Et que l'ombre s'amasse au fond du corridor, –

Quelque ville mauresque, éclatante, inouïe,

Qui, comme la fusée en gerbe épanouie,  
Déchire ce brouillard avec ses flèches  
d'or !

Qu'elle vienne inspirer, ranimer, ô  
génies,  
Mes chansons, comme un ciel d'automne  
rembrunies,  
Et jeter dans mes yeux son magique  
reflet,  
Et longtemps, s'éteignant en rumeurs  
étouffées,  
Avec les mille tours de ses palais de  
fées,  
Brumeuse, denteler l'horizon violet !

Victor Hugo, (1802–1885), Les  
Orientales

**Les voiles**

Quand j'étais jeune et fier et que  
j'ouvrais mes ailes,  
Les ailes de mon âme à tous les vents  
des mers,  
Les voiles emportaient ma pensée avec  
elles,  
Et mes rêves flottaient sur tous les flots  
amers.

Je voyais dans ce vague où l'horizon se  
noie  
Surgir tout verdoyants de pampre et de  
jasmin  
Des continents de vie et des îles de joie  
Où la gloire et l'amour m'appelaient de  
la main.

J'enviais chaque nef qui blanchissait  
l'écume,  
Heureuse d'aspirer au rivage inconnu,  
Et maintenant, assis au bord du cap qui  
fume,  
J'ai traversé ces flots et j'en suis revenu.  
  
Et j'aime encor ces mers autrefois tant  
aimées,  
Non plus comme le champ de mes rêves  
chérис,  
Mais comme un champ de mort où mes  
ailes semées  
De moi-même partout me montrent les  
débris.

Cet écueil me brisa, ce bord surgit  
funeste,  
Ma fortune sombra dans ce calme  
trompeur ;  
La foudre ici sur moi tomba de l'arc  
céleste  
Et chacun de ces flots roule un peu de  
mon coeur.

Alphonse de Lamartine

**Il fera longtemps clair ce soir**

Il fera longtemps clair ce soir, les jours  
allongent.

La rumeur du jour vif se disperse et  
s'enfuit,

Et les arbres, surpris de ne pas voir la  
nuit,

Demeurent éveillés dans le soir blanc, et  
songent...

Les marronniers, sur l'air plein d'or et de  
lourdeur,

Répandent leurs parfums et semblent les  
étendre ;

On n'ose pas marcher ni remuer l'air  
tendre

De peur de déranger le sommeil des  
odeurs.

De lointains roulements arrivent de la  
ville...

La poussière qu'un peu de brise  
soulevait,

Quittant l'arbre mouvant et las qu'elle  
revêt,

Redescend doucement sur les chemins  
tranquilles ;

Nous avons tous les jours l'habitude de  
voir

Cette route si simple et si souvent suivie,  
Et pourtant quelque chose est changé  
dans la vie ;

Nous n'aurons plus jamais notre âme de  
ce soir...

Anna de Noailles

## A une passante

La rue assourdissante autour de moi  
hurlait.

Longue, mince, en grand deuil, douleur  
majestueuse,

Une femme passa, d'une main fastueuse  
Soulevant, balançant le feston et  
l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.

Moi, je buvais, crispé comme un  
extravagant,  
Dans son oeil, ciel livide où germe  
l'ouragan,  
La douceur qui fascine et le plaisir qui  
tue.

Un éclair...puis la nuit ! – Fugitive beauté  
Dont le regard m'a fait soudainement  
renaître,  
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard !  
jamais peut-être !  
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je  
vais,

Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le  
savais !

Charles Baudelaire

**Je vis, je meurs ; je me brûle et me  
noie**

Je vis, je meurs ; je me brûle et me noie ;  
J'ai chaud extrême en endurant froidure :  
La vie m'est et trop molle et trop dure.  
J'ai grands ennuis entremêlés de joie.

Tout à un coup je ris et je larmoie,  
Et en plaisir maint grief tourment  
j'endure ; Mon bien s'en va, et à jamais il  
dure ;  
Tout en un coup je sèche et je verdoie.

Ainsi Amour inconstamment me mène ;  
Et, quand je pense avoir plus de douleur,  
Sans y penser je me trouve hors de  
peine.

Puis, quand je crois ma joie être  
certaine, Et être au haut de mon désiré  
heur,

Il me remet en mon premier malheur.

Louise Labé

## **Au conditionnel**

Si je savais écrire je saurais dessiner

Si j'avais un verre d'eau je le ferais geler  
et je le conserverais sous verre

Si on me donnait une motte de beurre je  
la ferais couler en bronze Si j'avais trois  
mains je ne saurais où donner de la tête

Si les plumes s'envolaient si la neige  
fondait si les regards se perdaient, je  
leur mettrais du plomb dans l'aile Si je  
marchais toujours tout droit devant moi,  
au lieu de faire le tour du globe j'irais  
jusqu'à Sirius et au-delà

Si je mangeais trop de pommes de terre  
je les ferais germer sur mon cadavre

Si je sortais par la porte je rentrerais par  
la fenêtre

Si j'avalais un sabre je demanderais un  
grand bol de Rouge

Si j'avais une poignée de clous je les enfoncerais dans ma main gauche avec ma main droite et vice versa.

Si je partais sans me retourner, je me perdrais bientôt de vue.

Jean Tardieu

## **Les premiers instants**

Nous regardions couler devant nous l'eau grandissante. Elle effaçait d'un coup la montagne, se chassant de ses flancs maternels. Ce n'était pas un torrent qui s'offrait à son destin mais une bête ineffable dont nous devenions

la parole et la substance. Elle nous tenait amoureux sur l'arc tout-puissant de son imagination. Quelle intervention eût pu nous contraindre? La modicité quotidienne avait fui, le sang jeté était rendu à sa chaleur. Adoptés par l'ouvert, poncés jusqu'à l'invisible, nous étions une victoire qui ne prendrait jamais fin.

René Char

## L'Espace

- I. Etant donné un mur, que se passe-t-il derrière ?
- II. Quel est le plus *long* chemin d'un point à un autre ?
- III. Etant donné deux points, A et B,

*situés à égale distance l'un de l'autre,*  
comment faire pour déplacer B, sans que  
A s'en aperçoive ?

IV. Quand vous parlez de l'Infini, jusqu'à  
 combien de kilomètres pouvez-vous  
 aller sans vous fatiguer ?

V. Prolongez une ligne droite à l'infini :  
 qu'est-ce que vous trouverez au bout ?

Jean Tardieu

## Coffre à lumière

D'abord il y a l'univers comme un grenier  
obscur sans sol ni plafond  
plein d'un silence énorme et de vents  
immobiles

dans le grenier un coffre plein de soleils  
et de lunes et du butin des ombres

dans ces ombres vivantes un cercle  
coloré

où j'ai mis ma maison

dans la plus haute chambre le rêve d'un  
enfant

où grandissent les jours

dans le rêve de l'enfant toute la lumière  
qu'il faut à l'univers

Jean Pierre Siméon

Jour

qui donne toute sa chance au jour  
chemins

qui sortent malgré le froid  
visages  
ramenés en arrière sur les visages cou  
de laine autour du cou  
neige  
lumière et vent  
qui donnent le temps de voir la neige  
ombres  
qui tombent et se relèvent  
regards  
clairs malgré les ombres  
jambes heureuses d'être des pas

Yvon Le Men

**CONTRE !**

Je vous construirai une ville avec des  
loques, moi!

Je vous construirai sans plan et sans  
ciment

Un édifice que vous ne détruirez pas,  
Et qu'une espèce d'évidence écumante  
Soutiendra et gonflera, qui viendra vous  
braire au nez,

Et au nez gelé de tous vos Parthénon,  
vos arts arabes, et de vos Mings.

Avec de la fumée, avec de la dilution de  
brouillard

Et du son de peau de tambour,  
Je vous assoierai des forteresses  
écrasantes et superbes,

Des forteresses faites exclusivement de  
remous et de secousses,

Contre lesquelles votre ordre  
multimillénaire et votre géométrie  
Tomberont en fadaises et galimatias et  
poussière de sable  
sans raison.

Henri Michaux

Tu ouvriras un livre,  
pour la première fois,  
les lettres s'assembleront , les syllabes se  
rejoindront, tu verras le monde  
des mots s'ouvrir en toi.

Tu fouilleras dans les histoires d'ailleurs et  
de toujours.

Sur le sol, tes jeux  
exploreront des univers entiers,  
ignorant des frontières, ignorant des dieux..

Hélène Dorion

C'est l'heure où la marée remonte  
et lèche le sol durcit, l'heure où le rivage  
allonge le bras, entreprend  
le lent supplice des châteaux de sable  
qu'aspire la soif des eaux.

Sur mes épaules, les horloges  
ensommeillées  
cessent de peser, un drap d'adieu flotte  
et retrouve au large  
les oiseaux qui s'étaient assoupis.

Bientôt le soleil effleure la ligne du jour.

La mer a repris  
ce qu'elle a mis au monde.

Hélène Dorion

## **Entendrais-tu 1**

Et si tu écrivais l'arbre des mémoires  
entendrais-tu

ces voix proches  
qui te racontent  
comme des feuilles frêles  
dans la chambre du passé  
un murmure que tu confonds  
avec les vagues, entendrais-tu

ces voix qui soulèvent les décombres  
pénètrent la forêt des saisons  
pour empoigner tes mots  
entendrais-tu

cette voix blottie contre la tienne  
qui connaît le ciel, connaît la falaise  
trace devant toi de patientes aurores ?

Hélène Dorion

De hauts oiseaux griffent la surface  
écaillent le bleu, éparpillent  
la beauté de la fête.

Leurs ailes labourent les secondes

frissonnent sous le courant  
et pointent des horizons  
encore invisibles, des passages  
que le feu bientôt révèlera.

Sans prévenir, ils s'inclinent  
vers la terre  
fragments de rien  
qui se détachent  
à la porte des heures.

Hélène Dorion

La nuit épouse à mesure les images  
qu'elle disperse comme des oiseaux

dans la poitrine, la chute  
légère des flocons  
transforme ton cœur, écoute  
résonner ce bonheur, tu ne peux ignorer  
le bourgeon devenu feuille  
l'amour tranquille et vif  
dans le filet  
de clarté qui surgit.

Hélène Dorion

Entre tes mains, les signes et le sens ne  
feront qu'un, sur la page, tu verras  
l'image que dessinent les sons,  
et tu voudras toi aussi sentir les vagues  
secouer ton corps.

Tu prendras le crayon,  
tu prendras le papier blanc,  
et la mer, toute une vie, t'emportera.

Tu aimes les nuages et les oscillations  
légères de l'eau, le vent qui dénoue  
l'horizon

comme les souches du temps  
tu touches enfin l'histoire que tu as  
vécue

les yeux ouverts, les yeux fermés,  
tu aimes les heures qui poussent sur le  
noir, les rouges

intenses qui secouent ton coeur, les  
lettres

qui tracent des montagnes à gravir  
les bouches que soude le désir, tu aimes

que les murs soient des fenêtres  
éblouies  
qui disent un monde  
où s'égrenent nos émerveillements  
une manière de voir  
à travers les mots

qui n'étanchent pas tes soifs  
mais te portent encore  
plus loin vers toi-même.